

L'oeuvre documentaire de Denys Arcand

Une leçon de cinéma

Henri-Paul Chevrier

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

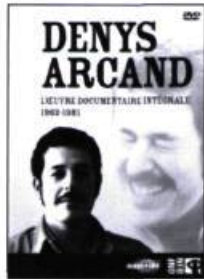
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrier, H.-P. (2005). Review of [L'oeuvre documentaire de Denys Arcand : une leçon de cinéma]. *Ciné-Bulles*, 23(1), 48–49.



Une leçon de cinéma

H-PAUL CHEVRIER

L'édition DVD du patrimoine cinématographique québécois est tellement désastreuse que l'on risque de trouver un Gilles Carle ou un Marc-André Forcier chez Critérium avant que nos distributeurs ne s'en préoccupent. Par exemple, il aura fallu l'édition DVD du documentaire de Paule Baillargeon sur Claude Jutra (par ailleurs excellent) pour retrouver le film **Mon oncle Antoine**... en prime! Heureusement, l'Office national du film du Canada (ONF) a commencé à éditer son fonds de commerce dans la collection *Mémoire*. Ce qui nous vaut l'intégrale des documentaires de Denys Arcand.

Le coffret comprend sept courts métrages et trois longs métrages. Le premier, **Champlain** (1964), raconte la vie du fondateur de Québec avec les dessins de Frédéric Back. En mettant les faits en perspective avec d'autres événements contemporains ou leurs prolongements actuels, le film fournit déjà ce qui caractérisera la démarche du cinéaste. En effet, Arcand est passé maître dans l'art de cultiver les parallèles, les mises en abîme et une certaine distanciation, autant dans ses films de fiction que dans ses documentaires. Les éditeurs du coffret ont eu la brillante idée de fournir **Champlain** aussi dans sa version remaniée par l'ONF pour distribution dans les écoles. Coupé de moitié, le film **Québec 1603** devient un modèle de manipulation historique, à mettre entre les mains de tous les professeurs. **Les Montréalistes** (1965) nous apprend le mysticisme des fondateurs de Montréal et le lyrisme de Denys Arcand. Celui-ci nous explique dans la présentation qu'après **La Route de l'Ouest** (1965), l'ONF a abandonné la série historique sur le régime français. On se demandera ensuite pourquoi personne ne se rappelle d'où vient la devise du Québec : *Je me souviens*.

On est au coton (1970) se revoit avec plaisir, surtout dans sa version non censurée de trois heures. Les interventions du président de la Dominion Textile ajoutent une dynamique particulière au film : elles permettent un parallèle entre sa carrière et celle d'un mécanicien francophone. Plus important, Edward F. King commence par ne pas répondre à la question essentielle sur les fermetures d'usines, à savoir la responsabilité morale de la compagnie face aux ouvriers, et finalement, il justifie les congédiements par l'obligation de faire des profits et de préserver les

dividendes des investisseurs. Ce documentaire sur l'industrie du textile, la plus importante au Québec (du moins à l'époque), prend comme porte-parole des ouvriers, Carmen Bertrand qui aime sa misère et Bertrand Saint-Onge, plus conscient et très articulé. Leurs conditions de travail sont mises en perspective avec les luttes ouvrières sous Duplessis, racontées par Françoise Parent. Mais on ne peut plus faire de grèves sans risquer de perdre le marché au profit des Asiatiques, et E. F. King en profite pour expliquer que les patrons ont besoin des syndicats.

La caméra prend le temps de nous faire ressentir l'horreur du travail en usine, l'ouvrier qui raconte sa maladie est toujours aussi émouvant, le tableau sur l'organigramme de la corporation participe encore au didactisme. On a reproché au cinéaste de ne pas proposer de solutions. Pourtant, il questionne les ministres de l'époque et même les poseurs de bombes. Le film retrouve toute son actualité quand les politiciens, les syndicats et les patrons se mettent à patiner pour déclarer que l'on ne peut rien contre la mondialisation. La division des chapitres s'avère très bien faite et très utile, mais il aurait fallu prendre la peine d'identifier certains intervenants, surtout qu'il n'y a pas de générique à ce film clandestin. En guise de présentation, Denys Arcand rappelle



On est au coton de Denys Arcand — PHOTOS : ONF

qu'il a tourné et monté pendant 3 ans (170 000 pieds de pellicule) en totale liberté... précisant que cela ne serait plus possible aujourd'hui.

Dans **Québec : Duplessis et après...** (1972), Denys Arcand filme les élections provinciales de 1970 dans trois comtés : Maisonneuve, Joliette et Portneuf. Mais il s'agit de la version censurée. Il manque l'ouverture sur le ministre Rémi Paul distribuant de l'argent à ses organisateurs, et l'on coupe encore le nom du ministre libéral qui aurait voulu acheter le candidat péquiste Guy Pelletier (dans les salles, à l'époque, il y avait toujours un spectateur pour crier Pierre Laporte). Comme dans tout documentaire sur une campagne électorale, nous avons droit au portrait des candidats, à une confrontation de discours, à une anthologie d'humour involontaire... et chaque spectateur y trouve son compte selon ses allégeances politiques. Mais Arcand dépasse le simple reportage en commentant continuellement le film par des extraits du rapport Durham de 1838 (lus par le cinéaste Robin Spry) qui nous rappellent notre condition de peuple inférieur et peu éduqué. La force du documentaire repose aussi sur le parallèle élaboré à travers tout le film entre les promesses des candidats et *Le Petit Catéchisme des électeurs* (1936), programme de l'Union nationale rédigé par Maurice Duplessis. Renié par son auteur, ce catéchisme très critique revendique la libération du Québec des « puissances de l'argent ». Republié après la sortie du film, il sert quand même à relativiser les discours de tous les candidats. La finale reste un modèle de montage dans le plein sens du terme. Duplessis devient de plus en plus présent, et ses discours alternent avec ceux de Robert Bourassa ou de René Lévesque, pour les compléter et même les étouffer. Duplessis est encore vivant et, dans la présentation du film, Arcand explique sa longévité par sa capacité à embrasser tout le champ politique. Reste à se consoler avec la chorale de Deschambault.

Dix ans plus tard, **Le Confort et l'Indifférence** (1981) confirme la thèse du documentaire précédent en suivant la campagne du référendum québécois de 1980. Le film s'ouvre sur le personnage de Machiavel (joué par Jean-Pierre Ronfard) qui commente les différents événements par les sentences (répétées) du Prince. Après que René Lévesque ait expliqué le projet de souveraineté, les Trudeau, Marchand, Ryan et Samson s'acharnent à le ridiculiser. Ils cultivent les peurs de la séparation : l'augmentation du prix de l'essence et du coût de la vie, la perte des pensions de vieillesse et des allocations familiales... jusqu'à l'accolade désopilante des chiffres par tous les participants. On se retrouve avec un débat qui vole d'autant plus bas qu'on réduit un rêve à des pourcentages. Après l'échec du Oui (40,5 % contre 59,5 %), les perdants commentent la fin d'une utopie. Comme Machiavel nous rappelle qu'il faut distraire le peuple, nous passons de la coupe Stanley aux bingos, d'un congrès religieux au salon de la



Serge Beauchemin, Alain Dostie, Gisèle Trépanier et Denys Arcand pendant le tournage de **Québec : Duplessis et après...**

caravane. L'aventure se termine sur le retour du Parti québécois au pouvoir en 1981, et le boîtier des DVD ajoute au titre du film « la fin de la révolution tranquille ». À revoir **Le Confort et l'Indifférence**, on comprend que le cynisme d'Arcand lui vient de ce qu'on l'ait confondu avec Machiavel.

Parmi les primes du coffret, il y a les présentations (très intéressantes) d'Arcand pour chacun des films, une excellente entrevue (trop courte) par Réal La Rochelle avec le cinéaste sur sa conception du documentaire, sur l'importance du passé pour comprendre le présent, sur l'inspiration déterminée par les conditions de production... Et le livret est aussi concis que pertinent. Il fournit l'information essentielle pour situer chacun des films, et les témoignages des amis nous en apprennent autant sur le cinéma à la québécoise que sur Arcand. C'est d'ailleurs un paradoxe que de rendre hommage à un cinéaste pour mieux célébrer le Québec.

Même s'il est coincé dans sa boîte de carton et que les volets de plastique se déboîtent, ce coffret pourrait servir de modèle à d'autres éditions de documentaires importants, comme ceux de Michel Brault ou de Richard Boutet, par exemple. Reste à savoir aussi qui pourrait publier un coffret des trois films de fiction de Denys Arcand des années 1970, **La Maudite Galette**, **Réjeanne Padovani** et **Gina**. Il faudrait que l'industrie cinématographique reconnaisse la richesse de notre patrimoine. Pourquoi les distributeurs dignes de ce nom ne solliciteraient-ils pas l'aide de la Cinémathèque québécoise? ■